L'idiolecte, entre linguistique et herméneutique

Idiolect, a concept somewhere between linguistics and hermeneutics

Franck Neveu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1641>

DOI : 10.4000/praxematique.1641

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 25-50

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Franck Neveu, « L'idiolecte, entre linguistique et herméneutique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 44 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1641> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1641>

Franck Neveu
Université de Caen,
CRISCO (C.N.R.S., FRE 2805)
franck.neveu@crisco.unicaen.fr

L'idiolecte, entre linguistique et herméneutique

La singularité que le langage doit signifier n'est pas quelque chose d'ineffable, mais de superlativement dicible : elle est la *chose* du langage

(Giorgio Agamben, « Experimentum linguae », préface à l'édition française de *Enfance et histoire*, 1989)

L'objectif de cet article est de mettre en perspective la problématique idiolectale en la replaçant dans l'histoire des idées linguistiques, afin de tenter d'établir un lien explicatif entre ce qui apparaît comme son origine herméneutique et la place que lui ménagent aujourd'hui les sémantiques interprétatives. On sera donc nécessairement amené à distinguer entre l'idiolecte, notion indexée par une unité terminologique, et ce qui peut relever de la perspective idiolectale telle qu'elle nous apparaît conceptuellement aujourd'hui, pour ce qui est des périodes antérieures à l'apparition du métaterme. Ce regard rétrospectif visant à chercher une archive à un concept « nu », c'est-à-dire non (encore) fixé (existant) par (dans) une métalangue, n'est bien sûr pas sans danger, ni approximation. Il se révèle toutefois souvent fécond en épistémologie de la linguistique, où l'histoire des idées et des notions ne recouvre que sur un temps très limité celle des termes qui servent à leur désignation.

Il ne s'agit donc ici que d'introduire à la problématique idiolectale, à partir de quelques points de repères historiques qui semblent autoriser une approche génétique de la notion, bien antérieure à l'apparition du terme qui l'identifie aujourd'hui. Une telle approche génétique permet de surcroît d'envisager quelques hypothèses sur

le noyau conceptuel de la notion, son « étymon spirituel » dirions-nous avec Spitzer, puisque de cette genèse à l'existant idiolectal contemporain il y a une évidente continuité philosophique, voire une boucle intellectuelle. La position inaugurale de cet article dans le numéro souligne donc sa fonction de préambule à des travaux qui constituent une application effective du concept à des matérialités discursives.

La première partie sera consacrée aux origines herméneutiques de l'idiolecte, qui fournissent des éléments de compréhension au développement de la notion en sémantique interprétative. Il s'agit dans cette partie d'apporter un éclairage historique à la problématique, en convoquant quelques éléments constitutifs de l'archive de la notion de singularité langagière, singularité pensée comme un universel singulier susceptible d'être matérialisé par des observables linguistiques, sans distinction de corpus.

La seconde partie rappellera la situation de l'idiolecte en sémantique interprétative, seul cadre théorique où la notion se trouve aujourd'hui effectivement systématisée. On évoquera le rendement théorique de la notion, mais aussi la circularité de sa définition, et les difficultés de son application.

I. Vers les origines herméneutiques de l'*idiolecte*

I.1. La linguistique « romantique »

Si le terme d'*idiolecte* est récent, la notion visée par le mot ne l'est guère. Sans s'exposer pour autant à la confusion ordinaire entre idiolecte et style, on peut situer la naissance de la problématique idiolectale dans ce que l'on appelle la « linguistique romantique », qui s'est développée notamment en Allemagne dans le premier tiers du XIX^e siècle, à une époque où les cadres de la grammaire scientifique, qui constituent l'architecture de la linguistique moderne, sont en train de se tracer. Comme on aura l'occasion de le constater, si la linguistique allemande du XIX^e siècle permet de situer les origines de la problématique idiolectale, c'est largement parce qu'elle a été peu influencée par les conceptions ornementalistes et figurales classiques du singulier dans le langage, conceptions qui ont abouti

à la naissance de la notion de style d'auteur ou de style personnel, et qui ont fait une bonne partie du socle de la stylistique française.

Comme le précise Peter Schmitter (Auroux, 2000 : 64), cherchant à caractériser l'état d'esprit « romantique » tel qu'il se manifeste en Allemagne au début du XIX^e siècle :

[...] c'est un mouvement rénovateur qu'on observe dans tous les domaines intellectuels, et notamment dans la littérature, les arts et la musique, et qui s'oppose à ce que l'homme soit réduit à un être purement rationnel, ne suivant que les lois générales de la logique et par conséquent posé comme immuable. Par réaction à cette perspective réductionniste, l'état d'esprit romantique vise au contraire à voir l'homme dans sa complexité, à savoir à le concevoir comme une unité d'esprit et de nature et comme un être en évolution et inséré dans un contexte historique, à comprendre l'homme sous les différents aspects de l'individu, du peuple et de l'espèce. En même temps, cette attitude antirationaliste eut cependant pour conséquence que les sentiments furent mis en valeur, que l'individuel et le subjectif furent fortement accentués.

Il s'agit d'une époque de formation des domaines linguistiques dominants de ce siècle (la grammaire comparée, la philologie, l'herméneutique), mais aussi bien sûr d'une époque de rupture caractérisée par l'assomption et l'avènement du sujet dans la réflexion philosophique.

Dans l'étude des langues et du langage, on déplace ainsi sensiblement la réflexion de la problématique des universaux, des systèmes grammaticaux reflétant l'universalité du jugement, vers celle de la diversité, de la distinctivité, de l'individualité, voire du « génie » des langues, dépôts idéalisés des identités culturelles, façonnées par ce qui donnera au siècle son moteur de réflexion scientifique comme d'inspiration artistique, l'histoire :

En ce qui concerne la langue, cela entraîne surtout qu'on ne la conçoit plus comme un simple moyen de désigner des concepts universaux ni comme un système grammatical reflétant les lois universelles de la logique. L'accent est mis au contraire sur les aspects individuels et subjectifs des diverses langues comme de la langue de tel ou tel individu, aspects qui viennent s'ajouter aux composantes universelles. En même temps, on souligne que la langue exprime non

seulement des idées mais aussi des sentiments. Enfin, son historicité, et par là même, l'aspect de son évolution, sont fortement accentués. Le fait que la langue soit conçue comme un phénomène qui reflète des manifestations tant universelles qu'individuelles (spécifiques à des individus, à une culture, à un peuple), représente sans doute un trait commun à toute la linguistique romantique. (Schmitter in Auroux, 2000 : 64)

Dans cette conception « idéaliste » de la description des langues, s'inscrivent notamment les premiers travaux de Bopp, ceux de Friedrich Schlegel, mais surtout ceux de Humboldt, de Haase, et de Schleiermacher. Il convient de noter que cette conception est « idéaliste » moins par opposition à des conceptions positivistes de la langue que l'on retrouve chez les linguistes de cette époque (l'analyse positiviste des données pour un historien de la langue comme Vossler est jugée méthodologiquement nécessaire) que par l'objectif scientifique et la caractérisation de l'objet de la recherche : la langue est « l'expression de l'esprit » (Vossler, 1913). Il s'agit en effet de déterminer comment la pensée humaine élabore les moyens d'expression linguistique.

1.2. « Organisme » et « principe vital » de la langue

Friedrich Schlegel, qui est tenu pour un représentant du préromantisme, développe l'idée d'une recherche portant sur la structure interne des langues de manière à pouvoir procéder à une grammaire comparée susceptible de dégager des familles et donc des généalogies linguistiques (Schlegel, 1808). Ce qui intéresse la problématique idiolectale dans ce fait, et c'est en cela qu'il s'inscrit dans la lignée des philosophes romantiques, c'est que Schlegel, comme de nombreux auteurs ne conçoit nullement l'étude de la langue comme pouvant constituer une finalité en soi. Cette étude n'a de justification que si elle informe sur l'histoire des peuples qui peut seule révéler leur manière de penser.

Peter Schmitter (Auroux, 2000 : 67) a rappelé la glorification quasi mystique de la pensée indienne ancienne par Schlegel, qui le conduit à tenir le sanscrit comme la langue idéale, dont la morphologie serait un procédé « organique », supérieur au procédé « mécanique » d'autres langues. Schmitter fait ressortir l'import-

tance du concept d'organisme dans les théories linguistiques romantiques. Cette métaphore, dont la signification n'est guère stabilisée à l'époque, repose néanmoins principalement sur l'idée d'un principe vital de la langue (fondement mystique des linguistiques racistes qui trouveront à s'exprimer particulièrement dans le comparatisme de la fin du siècle en Europe). C'est par exemple, ce principe vital qui permet à Schlegel de prôner la supériorité des langues flexionnelles, dans lesquelles la racine morphologique est décrite comme un germe vivant. L'organique chez Schlegel, comme le note Schmitter, c'est tout à la fois ce qui est originaire et ce qui est parfait.

1.3. La grammaire au service des spécifications universelles

Bopp (1816) s'inscrit également dans cette perspective schlegelienne selon laquelle l'étude des langues est la source d'un savoir sur la pensée de l'humanité. Mais son orientalisme, au contact de Silvestre de Sacy dont il est l'élève à Paris, le conduit vers un comparatisme moins « philosophique », et plus scientifique. L'orientation de Bopp prendra un tour nettement positiviste, par l'intérêt qu'il porte à l'étude des structures grammaticales des langues, étude qui permet de dégager des spécifications logiques universelles. Avec Bopp on passe ainsi d'une recherche portant sur une langue particulière afin d'en dégager les caractéristiques conceptuelles et psychologiques propres à une communauté linguistique, à une recherche portant sur ce qui est général et sur les représentations spécifiques du général par le particulier. Bopp marque véritablement les débuts de la grammaire comparée comme discipline scientifique autonome. La perspective philosophique et l'historicité passent au second plan. Avec lui la recherche développe l'étude de données empiriques sur la morphologie des langues, à partir d'un rapprochement avec les sciences naturelles. La référence à l'organique et au « principe vital » est toujours manifeste pour caractériser la morphologie des langues, mais avec ici une différence notable ainsi résumée par Schmitter (Auroux, 2000 : 68) :

Bopp se sert [...] aussi du concept d'organisme pour caractériser la langue, mais sa conception de l'organisme ne rejoint celle de Schlegel que dans la mesure où tous les deux posent un principe

vital. Leurs conceptions diffèrent toutefois sur un point essentiel : pour Schlegel, l'organisme de la langue est toujours le produit de l'homme, alors que Bopp, partant d'un concept inspiré de l'anatomie et de la biologie, conçoit la langue comme un être propre qui évolue indépendamment de l'homme et de la société selon une certaine dynamique intrinsèque.

On est donc assez éloigné de l'idéalisme schlegelien, qui poursuivra son influence au cours du siècle. On n'en a pas fini, bien au contraire, avec la thématique romantique des relations homme/monde/langue, celle des rapports entre le général et l'individuel et celle des rapports entre l'évolution de la langue et l'évolution de l'esprit humain. On les retrouve chez Humboldt, chez Schleiermacher, et plus tard chez Steinthal.

1.4. L'approche anthropologique des langues et l'effabilité de l'individuel

Chez Humboldt (notamment 1834), la problématique des singularités langagières apparaît dans une approche philosophico-anthropologique des langues et de leurs caractéristiques discursives, prises comme des réalisations concrètes et individuelles d'un idiome général et abstrait.

La démarche de Humboldt s'inscrit dans une linguistique comparée et une linguistique générale dans laquelle réflexion philosophique et étude empirique sont réunies pour étudier les langues comme objets à la fois sous l'aspect général et sous l'aspect de leur individualité historique. Il s'agit ici de déterminer ce que Humboldt appelle le « caractère d'une langue », c'est-à-dire, pour reprendre l'expression de Schmitter, « l'influence réciproque de la nature spirituelle et animale de l'homme sur la langue, et de la langue sur l'homme, nature qui, si elle est générale, se présente toutefois sous des formes diverses à travers l'histoire ».

Pour Humboldt les langues nationales et les « idiolectes » sont des réalisations individuelles et concrètes d'une langue générale de l'humanité, décrite comme abstraite. Chez Humboldt la problématique de l'universel et du singulier est érigée en système de pensée.

L'anthropologie linguistique humboldtienne développe notamment le concept de « caractère » défini comme ensemble de traits

distinguant les sujets humains entre eux. Le but de l'anthropologie pour Humboldt est la connaissance du caractère, par distinction avec l'anthropologie physique et physiologique. Comme le précise Jürgen Trabant (Auroux, 2000 : 313) :

Humboldt est un des premiers à avoir essayé de résoudre les graves problèmes épistémologiques et méthodologiques que pose une telle description de l'individu — traditionnellement considéré comme scientifiquement ineffable.

Se met effectivement en place la thèse de l'effabilité de l'individuel qui donne naissance à l'idiolectal, qui pour l'heure peut être dénommé « caractère », ainsi défini par Humboldt :

Elle [la description du caractère, qui fait la tâche principale de l'anthropologie] doit contenir toutes les particularités de l'individu, mais rien de plus que celles-ci, et elle doit représenter complètement et fidèlement son essence intérieure, selon le rapport et le mouvement de ses forces, dans l'activité de ses accomplissements, en relation avec son développement progressant, selon la qualité intérieure et son expression extérieure dans le corps et la figure. (*Das achtzehnte Jahrhundert*, II, p. 84, cité par Trabant, in Auroux 2000 : 313)

Dans cette perspective, les objets de la linguistique sont « les langues en tant qu'individus » (Trabant). L'originalité de l'anthropologie humboldtienne est de faire explicitement des textes (littéraires, philosophiques, scientifiques) le lieu de formation du caractère des langues, ce qui ouvre la voie à l'herméneutique matérielle :

[...] les langues, en tant que structures et charpentes ne sont que des instruments pouvant servir à des usages divers. En leur donnant une finalité dans l'usage, les sujets parlants (individus, groupes, nations) les élaborent et leur donnent du « caractère » que le linguiste — dans une approche herméneutique — doit essayer de reconstruire. Que Humboldt donne à la recherche du caractère une telle position centrale est dû à la profonde motivation philosophique de sa recherche anthropologique et linguistique. [...] Par ce programme, Humboldt s'éloigne clairement des tendances dominantes de la linguistique de son temps. À la base de son édifice linguistique se trouvent les études *synchroniques* : les *descriptions structurales* des langues et les *études comparatives onomasiologiques*, et la « clé de voûte » de

l'édifice de la linguistique est constituée par des tentatives de saisir le caractère des langues dans leur évolution littéraire et culturelle, par un mariage donc de la *philologie* et de la linguistique qui — en plus — serait nécessairement un travail *herméneutique*. (Trabant in Auroux, 2000 : 316)

Les deux textes suivants permettent de saisir quelques aspects de cette herméneutique humboldtienne. La langue est définie dans le cadre d'une opposition notionnelle « forme »/« matériau », en interaction réciproque. Pour saisir le matériau effectif de la langue il faut donc sortir des limites de la langue. On retrouve là quelques-uns des concepts fondateurs de la linguistique hjelmslevienne, substance du contenu et substance de l'expression. Toujours est-il que la description du fonctionnement de la langue chez Humboldt permet de comprendre la nature herméneutique des premières stylistiques à cette époque, qui sont pensées comme des descriptions du rapport de la pensée et de la langue, celle-ci donnant forme au contenu de celle-là :

[...] la langue n'est pas un ouvrage fait [*Ergon*], mais une activité en train de se faire [*Energeia*]. Aussi, sa vraie définition ne peut-elle être que génétique. Il faut y voir la réitération éternellement recommencée du travail qu'accomplit l'esprit afin de ployer le son articulé à l'expression de la pensée. (W. von Humboldt, 1834, trad. P. Caussat, 1963, *Wilhelm von Humboldt — Werke in fünf Bänden*, Herausgegeben von Andreas Flitner und Klaus Giel, J. G. Cotta'sche Buchhandlung, Stuttgart [Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt], p. 183)

La langue est sans doute conditionnée par les organes corporels, mais elle se meut dans le libre éther des pensées et des émotions. Cette liberté s'élève au-dessus de l'organisme ; et l'acte du discours ne peut jamais être qualifié, au sens propre du terme, de procédure organique. [...] En règle générale, il faut bien se garder de pousser la comparaison entre système linguistique et système naturel au-delà de ce qu'autorise leur objet propre. Une langue ne peut être traitée à la manière d'un corps de la nature, elle ne nous présente jamais, jusque dans la masse de ses mots et de ses règles, un contenu simplement offert, mais toujours une opération, un procès spirituel, analogue au procès corporel à l'œuvre dans la vie. On ne peut la comparer qu'avec la physiologie, non avec l'anatomie ; en elle rien n'est statique, tout est dynamique. (*Ibid.*, p. 189)

La complémentarité des rapports entre langue et pensée est notamment éclairée par le concept de forme interne qui chez Humboldt remplace la notion de parole intérieure, et pose le cœur de la langue comme le cœur de l'intériorité du sujet. Cette thèse de l'interpénétration entre le sujet et la langue dans laquelle la langue est pensée comme le révélateur de l'individuel, sera le fondement des stylistiques qui prendront forme au cours du siècle. Et notamment celle que développera Steinthal (1866), qui localise l'étude du « caractère » humboldtien au plan individuel du langage, qu'il qualifia de *stylistique* :

La stylistique rationnelle aurait donc à faire apparaître ce par quoi les spécificités et les effets de chaque style sont conditionnés, en tenant compte aussi bien des données objectives de chaque langue que des données psychiques propres à l'auditeur et à l'orateur, ainsi que de leur interdépendance. Car le style réside dans le rapport entre la langue et ce qui est exprimé. Les différences de rapport correspondent aux styles ou aux différents types de style. Tandis que la grammaire considère la langue en tant que telle, comme pure forme (il est vrai, dans un double sens : comme forme phonique et comme forme interne), la stylistique prend pour objet cette même langue dans ses emplois, en se demandant comment cet ensemble formel exprime un contenu. De ce qui précède, il découle que la stylistique est la partie rationnelle ou générale de l'histoire littéraire, et que celle-ci est donc une stylistique historique. Même si nous savons maintenant que le style est une façon de s'exprimer, ou une forme, c'est-à-dire un certain rapport entre la forme linguistique et le contenu ou la matière exprimée par celle-ci, notre savoir est encore très approximatif. Les mots de « forme » et de « matière » cachent en effet encore de grandes obscurités qu'il s'agit d'éclairer. (H. Steinthal, 1866, « Zür Stylistik », *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, vol. 4, Berlin, Dümmler, Harrwitz et Grossmann, « Sur la stylistique », traduction I. Behr, in Karabétian, 2000, p. 205)

La théorie stylistique de Steinthal est présentée comme une « stylistique rationnelle », dont la fonction est d'identifier et de décrire le rapport « entre la forme linguistique et le contenu ou la matière exprimée par celle-ci ». Elle est le domaine des emplois de la langue. Et même si les observables sur lesquels se fonde Steinthal sont pour

l'essentiel des textes littéraires, le cadre méthodologique qu'il propose, qui est une application minutieuse de l'anthropologie linguistique de Humboldt, reste une description *linguistique*, qui prépare le terrain à la linguistique énonciative de Bally, sans doute aussi à la stylistique spitzérienne. La filiation conceptuelle avec Humboldt est en tout cas largement perceptible à l'opposition qu'il développe entre la forme extérieure de la langue et la forme intérieure qu'il oppose à la forme logique du contenu. Le fonctionnement de la parole pour Steintal requiert trois instances indissociables : la forme logique de la pensée, la forme sonore du langage, et sa forme intérieure qui s'extériorise dans la matière sonore.

Mais l'idéalisme romantique trouve encore à s'exprimer avec Steintal. Le cadre épistémologique reste largement celui de l'anthropologie humboldtienne :

La langue n'est pas seulement un matériau physique, mais également spirituel ; le son a une signification qui lui est propre, et celle-ci est plus importante que le son lui-même. L'orateur n'informe pas une matière concrète par un contenu spirituel ; bien au contraire, la matière qu'il travaille, est elle-même déjà spirituelle, c'est la dimension interne de la langue, et ce n'est qu'en second lieu, parce que cette dimension interne est indissociablement liée aux sons que l'orateur doit travailler les sons. Donc, il donne forme à l'esprit par l'esprit qui est inséparable des sons. (*Ibid.*, p. 208)

Comme le précise Trabant (Auroux, 2000 : 320) :

[...] Steintal sauve ce genre d'études comme partie intégrante de la linguistique (qui, bien sûr, dans sa tendance dominante, était complètement étrangère à ces audaces littéraires, philologiques et herméneutiques), mais il leur ôte la place centrale qu'elles occupaient dans le projet humboldtien dont elles étaient la « clé de voûte ».

1.5. De la sémasiologie à l'herméneutique matérielle : spécificité des langues particulières et expressivité singulière de l'auteur

Une des autres références fondamentales pour la naissance de la problématique idiolectale est celle qui est constituée par les travaux de Friedrich Haase et ceux de Friedrich Schleiermacher.

Chez Haase et Schleiermacher, la problématique idiolectale est posée respectivement (i) dans le cadre de la sémasiologie, qui est à l'origine de la sémantique, où sont réaffirmées l'historicité et la spécificité des langues particulières, et (ii) dans le cadre de l'herméneutique générale, où le sens textuel est présenté comme marqué par l'individualité de la langue qui le réalise, et par l'expressivité singulière de l'auteur.

La sémasiologie de Haase, souvent décrite comme le point de départ de la sémantique moderne, est élaborée à partir des notes de cours de Karl Reisig. Le travail de Haase se caractérise pour l'essentiel par le regroupement, dans un cadre disciplinaire autonome, des problématiques sémantiques identifiées par Reisig. Comme le précise Schmitter (Auroux, 2000 : 74) :

C'est surtout la composante de l'histoire de la langue qui est accentuée. Autre différence par rapport à Reisig, Haase souligne également l'idée du caractère de toute langue particulière. Par conséquent le but de sa grammaire est moins de montrer comment « l'esprit général du langage humain se manifeste historiquement dans telle ou telle langue particulière » mais plutôt comment le « génie particulier de la langue », son « originalité propre à chaque peuple se forme » et se transforme à travers l'histoire. [...] nous pouvons donc dire que la tendance à considérer l'historicité de la langue, née à l'époque romantique, a sans doute influencé la constitution de la sémasiologie. Toutefois, ce n'est que chez Haase que cette perspective historique, ainsi que d'autres principes romantiques, tels que l'accentuation de l'individualité des langues, spécifique aux peuples qui les parlent, ou l'hypothèse d'un lien étroit entre la langue et l'esprit, entre l'évolution de la langue et l'évolution de la pensée humaine, prennent vraiment de l'ampleur.

C'est sans doute avec Schleiermacher que la problématique du singulier dans le langage est approchée dans des termes qui nous

conduisent directement à l'idiolectal et à la manière dont il est décrit en sémantique interprétative.

L'herméneutique de Schleiermacher est une herméneutique matérielle, c'est-à-dire philologique, qui refuse d'être tenue pour une discipline auxiliaire de la théologie. La finalité de l'herméneutique pour Schleiermacher est de dégager d'un énoncé ce que le locuteur a voulu dire. Pour ce faire il cherche à mettre en place une méthode qui rende compte tout à la fois de la nature individuelle d'une langue particulière, et de l'individualité de l'auteur qui se manifeste par son style personnel. Deux domaines se recouvrent dans l'activité herméneutique : celui de l'interprétation « objective », appuyée sur les données grammaticales d'une langue particulière, et celui de l'interprétation subjective, ou psychologique qui permet d'accéder à l'individualité de l'énonciateur.

Chaque homme, pour une part, est dominé par la langue qu'il parle ; lui et sa pensée sont un produit de celle-ci. Il ne peut rien penser avec une totale précision qui soit hors de ses limites ; la forme de ses concepts, le mode et les limites de leur combinabilité sont tracés au préalable par la langue dans laquelle il est né et a été élevé ; notre entendement et notre fantaisie sont liés à celle-ci. Mais, par ailleurs, tout homme pensant librement, de manière indépendante, contribue à former la langue. [...] En ce sens, c'est la force vivante de l'individu qui produit de nouvelles formes dans la matière ductile de la langue, initialement avec pour seul propos momentané de communiquer une conscience passagère [...]. [...] tout discours libre et supérieur demande à être saisi sur un double mode, d'une part à partir de l'esprit de la langue dont les éléments le composent, comme une exposition marquée et conditionnée par cet esprit, engendrée et vivifiée par lui dans l'être parlant ; d'autre part il demande à être saisi à partir de la sensibilité de celui qui le produit comme une œuvre sienne, qui ne peut surgir et s'expliquer qu'à partir de sa manière d'être. Oui, tout discours de ce genre ne se comprend, au sens le plus élevé de ce terme, que lorsque les deux rapports sont saisis simultanément et dans leur relation véritable, de façon que l'on sache lequel des deux prédomine dans le tout ou dans les diverses parties. On ne comprend le discours aussi comme l'action de celui qui le parle que lorsque l'on sent simultanément où et comment la puissance de la langue s'est emparée de lui, où, sous la direction de celle-ci, les éclairs de pensée ont serpenté, où et comment l'errante fantaisie a

trouvé à se fixer dans ses formes. (F. Schleiermacher, 1813, *Des différentes méthodes du traduire*, trad. A. Berman et C. Berner, Paris, Le Seuil, 1999, p. 41-43)

L'art de l'interprétation, tout comme l'art de traduire, supposent dans cette perspective l'unité du langage et de la pensée, le langage étant pour Schleiermacher la manière pour la pensée d'être effective. On retrouve dans cette herméneutique l'idée que toute pensée est une parole intérieure et que toute parole intérieure est tendance à l'extériorisation. Comme le précise Peter Schmitter (Auroux, 2000 : 76) :

Il importe d'observer avant tout que le problème de la relation entre le général et le particulier dans la langue, qui est au centre de la conception romantique, est discuté chez Schleiermacher avec une accentuation nouvelle. En effet, c'est le texte individuel qui retient son attention en premier lieu alors que Humboldt cherchait au fond à saisir le général, et que Haase se proposait de décrire l'individualité sous-jacente à la spécificité de la langue particulière.

De Humboldt à Haase et à Schleiermacher, on passe ainsi de l'idée d'une pensée humaine s'exprimant à travers la langue, à celle d'une pensée « propre à un peuple », dont la langue se fait le véhicule, puis à celle d'une pensée « propre à un individu », qu'actualise la singularité d'un discours.

1.6. Les linguistiques du singulier et le partage des champs disciplinaires

L'influence de ces « linguistiques du singulier » ira bien au-delà de la naissance de la stylistique. On en trouve une manifestation dans les travaux de Bally, bien sûr, notamment dans ses développements sur la syntaxe affective, sur la stylistique de l'expressivité, et sur le langage subjectif :

Si le langage subjectif se dérobe si obstinément à l'analyse, cela tient aussi en grande partie à son caractère fondamental : *Il n'est pas discursif ; il n'énonce rien explicitement, par les termes mêmes qui expriment ce que nous ressentons ; s'il voulait désigner par des abstractions ou même par des images les mouvements intérieurs qu'il*

se charge de rendre, il cesserait d'être lui-même ; il objectiverait les sentiments en les analysant ; il porterait sur eux des « jugements », et l'on ne voit plus alors en quoi cette langue différerait de l'autre ; elle en diffère précisément en ce qu'elle *n'appelle jamais les choses par leur nom*. (Ch. Bally, 1905, *Précis de stylistique française. Esquisse d'une méthode fondée sur l'étude du français moderne*, Genève, Eggenmann)

On sait que l'originalité des travaux de Bally, dans ce domaine, réside, conformément à l'influence de la linguistique allemande, dans une « stylistique » définie comme l'étude des caractères d'une langue, lesquels reflètent à leur tour les caractères psychiques de la collectivité des locuteurs.

Toutefois, on ne s'est pas assez intéressé à l'influence de la linguistique « romantique », et de ses avatars herméneutiques, au-delà de ce que l'on a toujours voulu identifier comme le domaine de la stylistique, en raison du choix des observables (littéraires pour l'essentiel). Car cette influence a pénétré avec autant de subtilités le domaine de la description grammaticale, ouvert à une approche tout à la fois morphosyntaxique et informationnelle.

L'œuvre de Henri Weil est à cet égard assez significative de cet aveuglement scientifique. Et la distinction qu'il établit entre mouvement objectif et mouvement subjectif dans la phrase, entre syntaxe et ordre des mots, la notion de « marche des idées », employée pour décrire la dynamique informationnelle de l'énoncé, et ce qu'elle traduit de la configuration attentionnelle chez l'énonciateur, sont profondément imprégnées de ces linguistiques de la singularité du courant humboldtien. Or nous touchons ici, sans avoir encore le terme à notre disposition, au fait idiolectal aux sens énumérés dans la présentation de ce numéro (note 4), sans considération de corpus, ou d'esthétique, mais limité au domaine grammatical.

La syntaxe se rapporte aux choses, à l'extérieur ; la succession des mots se rapporte au sujet qui parle, à l'esprit de l'homme. Il y a dans la proposition deux mouvements différents : un mouvement *objectif*, qui est exprimé par les rapports syntaxiques ; un mouvement *subjectif*, qui est exprimé par l'ordre des mots. On pourrait dire que la syntaxe est la chose principale, puisqu'elle réside dans les objets mêmes et qu'elle ne varie pas avec les points de vue du moment. Mais c'est précisément une raison pour attribuer la plus

grande importance à la succession des mots. Car dans la parole, ce qu'il y a de plus essentiel, c'est le moment, le moment de la conception et de l'énonciation : c'est dans ce moment que se trouve toute la vie de la parole, avant ce moment elle n'existait pas ; après, elle est morte. Ce moment fait l'individualité de la pensée et de la parole, et le cachet de cette individualité c'est l'ordre dans lequel les idées et les signes sont amenés. (H. Weil, 1879, *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes. Question de grammaire générale*, Paris, Vieweg, p. 21-22)

Ce qui caractérise la linguistique dite « romantique » c'est donc la permanence de la dialectique universel/singulier dans la langue, qui trouve son expression la plus achevée dans l'hypothèse du « cercle herméneutique », reposant sur la détermination réciproque des parties et du tout dans le domaine de l'interprétation des textes (celle-ci étant impossible au moyen de la seule analyse immanente du texte, sans arrière-fond cognitif, et vice versa).

L'idée que l'interprétation d'un énoncé est nécessairement subordonnée à la connaissance de son contexte, et que la créativité linguistique des énonciateurs est déterminée par un univers de langue, tout comme elle influe sur sa constitution, n'est pas sans rapport avec la thèse contemporaine de l'hyperlangue (Auroux, 1998), qui, dans le cadre d'un examen critique du rationalisme en linguistique, sert à conceptualiser l'hypothèse de l'hétéronomie du langage à l'égard de la structure spatio-temporelle de l'intercommunication humaine.

Cette critique du positivisme logico-grammatical, lequel conçoit le sens comme le résultat d'un processus de décontextualisation, s'exprime clairement dans le retour actuel à l'herméneutique matérielle (Rastier), où la problématique idiolectale est exposée, notamment à partir des travaux de Hjelmslev et de Coseriu, à travers la notion d'afférence.

2. L'idiolecte en sémantique interprétative : rendement et circularité

2.1. L'idiolecte comme système

Si on laisse de côté les approches sociolinguistiques de l'idiolecte, et ses rares emplois en stylistique littéraire, on peut aisément noter

que la sémantique interprétative, telle qu'elle a été développée par François Rastier, est le principal cadre théorique où la notion se trouve systématisée. Elle y est omniprésente, et se caractérise par une relative stabilité définitionnelle, même si elle « bouge » avec l'évolution du modèle. Rappelons que le terme est ainsi défini par Rastier :

[...] chaque usage de la langue est inmanquablement marqué par les dispositions particulières du prétendu « émetteur » : sans présumer qu'elles fassent système, on peut appeler *idiolecte* l'ensemble des régularités personnelles ou « normes individuelles » dont elles témoignent. Si l'on convient de nommer *styles* les formations idiolectales, les styles littéraires ne comptent que pour une part des styles linguistiques. Ils restent plus systématisés, mais rien ne permet, sauf préjugé esthétique souvent légitime, d'écarter les autres formations idiolectales. (Rastier, 2001 : 178-179)

La présentation de ce numéro l'a fait apparaître, l'idiolecte est en sémantique interprétative la notion clé d'une redéfinition linguistique du style. On pourrait s'interroger sur le sens et l'intérêt d'une telle redéfinition, car si la notion de style, au moins d'un point de vue terminologique, a investi la plupart des domaines où s'observe la manifestation des singularités langagières (par une très large extension sémantique), le projet d'une redéfinition *linguistique* ne saurait s'expliquer autrement que par une volonté de cloisonnement disciplinaire peu pertinente. Si, au-delà des différenciations méthodologiques, *idiolecte* et *style* désignent des objets susceptibles de renvoyer à des observables différents, alors c'est le projet d'une *redéfinition* qui semble sujet à caution. La très grande proximité des notions, fondée sur une relation souvent décrite comme hyperonymique, ne laisse pas d'entretenir un certain flou conceptuel.

Comme le montrent fort bien les tableaux page ci-contre l'idiolecte en sémantique interprétative est décrit comme un système.

Rastier (2001 : 178-179) distingue quatre composantes nécessaires à la caractérisation sémantique des textes. Chacune de ces composantes, dites composantes « du contenu de l'expression » présente des degrés de systematicité différents :

<i>Entours</i>	usage indéterminé	pratique sociale	usage
<i>Instances linguistiques</i>	langue	discours	parole
<i>Degrés de Systématicité</i>	système fonctionnel	normes socialisées	normes individuelles
<i>Système</i>	« dialecte »	sociolecte	idiolecte
<i>Formes</i>	textualité	genres	styles
<i>Disciplines</i>	linguistique restreinte	poétique linguistique des discours	stylistique linguistique des styles

(F. Rastier, 2001, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, p. 179)

<i>Degrés de systématicité</i>	système fonctionnel	normes socialisées	normes individuelles
<i>Systèmes</i>	« dialecte »	sociolecte	idiolecte
<i>Types d'unité</i>	sémème-type	acception	emploi
<i>Types de traits</i>	sèmes inhérents	sèmes afférents (social. normés)	sèmes afférents

(« Vue synoptique de l'appareil conceptuel de la Sémantique interprétative » de F. Rastier (compilation des tableaux synoptiques de Rastier, 1994 : 61 ; 2001 : 179), in C. Gérard, 2004, *Contribution à une sémantique interprétative des styles*, Thèse e Doctorat de l'Université Toulouse II, p. 90.)

- (i) le système fonctionnel de la langue (ou dialecte), censé régler l'usage ;
- (ii) les normes sociales à l'œuvre dans tout texte ; Rastier appelle *sociolectes* les types de discours instaurés par ces normes ; les *sociolectes* correspondent à des pratiques sociales ;
- (iii) chaque usage de la langue est décrit par Rastier comme étant immanquablement marqué par « les dispositions particulières » de l'émetteur ; l'idiolecte est « l'ensemble des régularités personnelles ou 'normes individuelles' » dont elles témoignent.

Il y a bien sûr relativité de ces trois degrés de systématisme. Mais, comme le précise Rastier, « un texte se rattache à une langue par son dialecte, à un sociolecte par son genre et son discours, à un idiolecte par son style ». Les notions d'idiolecte et de style sont ici manifestement pensées sur le mode du recouvrement conceptuel.

On est donc dans un système tripartite, vectorisé, partant de l'indéterminé dialectal, pour aboutir au déterminé idiolectal, en passant par la pratique sociale, dans lequel aucun des trois degrés constitutifs n'est censé pouvoir faire l'objet d'une discipline isolée ¹.

2.2. Observables et ontologie de l'idiolectal

Partant des définitions de l'idiolecte compilées dans Neveu (2001), et rappelées dans la présentation du numéro (note 4), Gérard, dans sa *Contribution à une sémantique des styles*, observe justement que ces conceptions (particulièrement Dubois & *alii*) mettent en opposition de manière plus ou moins nette la langue (sociale) et la parole (individuelle). La question se pose dès lors des types de faits linguistiques qui seraient ainsi soumis au processus individuel de singularisation :

Commençons par rappeler que la distinction saussurienne langue/parole n'est pas des plus claires. En particulier, pour Coseriu cette distinction n'est pas « "réelle" mais bien "formelle" et méthodologique » mais surtout « ce que l'on appelle "système de la langue" n'est rien d'autre que la systématisme de toute activité de

1. « [...] comme les trois degrés de systématisme structurent chacune des composantes du contenu comme de l'expression, de la même façon que l'on peut définir un genre comme une interaction sociolectale entre composantes, on peut définir un style comme une *interaction idiolectale entre composantes*. » (Rastier, 2001 : 180)

parler historiquement déterminée ». À cet égard, on peut noter de manière assez significative que l'activité de parler, en tant que « produit », s'identifie au *texte*, et dans une perspective historique se ramène à la *langue*. Dès lors, en usant d'un raccourci argumentatif, définir l'idiolecte sur fond d'opposition langue/parole n'est-ce pas alors considérer que le référent de la notion d'idiolecte est d'ordre « infra-textuel » ? En ce cas, dans une conception non logocentrée de l'idiolecte, il paraît raisonnable de préciser que le processus individuel de singularisation ainsi associé à la notion d'idiolecte concerne non seulement les grandeurs du système fonctionnel et celles de la norme mais aussi les formes de leur mise en discours — en deçà de la textualité proprement dite. (Gérard, 2004 : 86)

Plus particulièrement, on est fondé à s'interroger sur la pertinence qu'il y a à employer le terme d'*idiolecte* au-delà du cadre morphosyntaxique, la question posée étant moins celle du niveau d'analyse visé par la notion que celle des observables susceptibles d'entrer dans son champ de manière opératoire.

Dans le modèle de Rastier l'idiolecte semble occuper un domaine qui va des unités lexicales à une morphosyntaxe étendue aux phénomènes transphrastiques. Saisie dans le cadre d'une théorie appuyée sur la notion de sème, la notion d'idiolecte est convoquée pour décrire des phénomènes locaux fondés sur la notion de parcours interprétatifs¹, mais dans ce cadre elle paraît inadéquate à la description des faits informationnels du type de ceux décrits par Weil, qui reposent pour l'essentiel sur des phénomènes positionnels liés à l'ordonnancement des constituants dans l'énoncé. L'application de la notion d'idiolecte laisse d'ailleurs assez rapidement la place, dans les analyses développées dans le cadre de la sémantique interprétative, à la notion d'idiosémie, définie comme une forme particulière d'emploi caractérisée comme un parcours interprétatif récurrent. On constate ainsi une grande variabilité et une grande indétermination des observables linguistiques susceptibles d'être visés par la notion.

1. Rastier définit le parcours interprétatif comme une suite d'opérations permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte.

2.3. Idiolecte et afférence : le risque de l'évanescence

Les difficultés d'application de l'idiolecte en sémantique interprétative sont encore accrues si l'on prend en considération les problèmes posés par la notion d'afférence, exploitée pour l'exemplification de la problématique idiolectale¹.

Louis Hébert a relevé quelques-uns de ces problèmes. Observant les relations entre les instances de codification définies par Rastier (dialecte, sociolecte, idiolecte), et la typologie des composants (sèmes inhérents, afférents sociolectaux et afférents idiolectaux), Hébert (1996) note :

« L'idiolecte est un système de normes textuelles propres à un émetteur. » (Rastier, 1989 : 49). Comme les sèmes afférents ne sont pas définis par le dialecte et qu'il n'existe que deux types de sèmes afférents, tout sème afférent non sociolectal serait idiolectal. Relèveraient de l'idiolecte les sèmes obtenus par deux voies différentes. D'une part seraient idiolectaux les sèmes actualisés par toute prédication ou qualification : « Par qualification ou par prédication, elles [les normes idiolectales] peuvent adjoindre à la signification d'un mot les sèmes les moins prévisibles. » (p. 60). D'autre part, certains sèmes afférents non sociolectaux ne sont produits par aucune qualification ou prédication (du moins dans le texte analysé) : ainsi Rastier (1989 : 233) démontre que 'écume' contient dans plusieurs poèmes de Mallarmé le sème mésogénérique /littérature/, cet interprétant l'autorise à actualiser le sème dans ce sémème de *Salut*. Les instances de codification définissent, nous semble-t-il, des unités-type (mais relèvent de la langue seulement les unités dialectales) dont la pertinence déborde le texte analysé (contrairement aux molécules sémiques qui peuvent s'y limiter). S'il en est bien ainsi, une prédication ou une qualification ne produit un sème idiolectal que dans la mesure où elle explicite le contenu d'une unité-type idiolectale ; de la même manière un *topos*, axiome normatif sous-tendant une afférence sociolectale, peut être explicité ou non dans un texte.

1. On rappellera que l'étude des afférences permet d'établir un rapport entre le système fonctionnel de la langue, les normes langagières socialisées, et les codifications spécifiques révélées par les usages singuliers : « Les sèmes inhérents relèvent [...] du système fonctionnel de la langue ; et les sèmes afférents, d'autres codifications : normes socialisées, voire idiolectales. » (Rastier, 1987 : 44)

La difficulté réside bien ici dans l'adéquation délicate entre les systèmes ou instances de codification et les types de composants sémiques. La définition de l'idiolecte par Rastier est stratégiquement négative (est idiolectal tout sème afférent non sociolectal). Mais cette circularité aboutit à une contradiction : (i) relèvent de l'idiolecte les sèmes actualisés par toute prédication ou qualification ; (ii) certains sèmes afférents non sociolectaux ne présentent pas cette caractéristique. L'approche sémique de la problématique idiolectale pose donc ici de sérieux problèmes de délimitation et de frontières notionnelles. L'opposition inhérence/afférence, dédiée à la description de la singularité langagière, pénalise sérieusement, en en soulignant la faible consistance, la notion d'idiolecte, qui n'est pas une instance de codification susceptible d'être différentielle (du moins ne saurait-elle l'être que dans un cadre systématique). Il n'y a donc pas de différenciation possible *in situ* entre les trois instances dialecte, sociolecte, idiolecte. Toute solution de continuité ménageant des domaines d'application identifiés par des observables spécifiés, pour ces trois instances, semble irrémédiablement compromise.

Mais il faut encore aller plus loin dans les difficultés. Sémir Badir (1999), dans une étude approfondie sur l'opposition inhérence/afférence en sémantique interprétative, note une difficulté d'application de la notion de sème afférent, en rapport avec la définition inter-taxématique de l'afférence chez Rastier¹. Ce dernier (1987) illustre sa définition par ce vers de *Cinna* : « *Mon père, je suis femme et je sais ma faiblesse* », dans lequel la cohésion de l'énoncé est décrite comme résultant de la relation d'afférence entre le sémème 'femme' et le sémème 'faiblesse'. Selon Rastier (1987 : 47), cette relation est caractérisée par l'expression d'un « axiome normatif, dépendant de normes socialisées, qui peut s'énoncer : *La femme est un être faible* ». Or, comme le souligne Rastier, 'femme' et 'faiblesse' n'appartiennent pas au même taxème. La relation entre ces deux sémèmes, en fonction du sème /faiblesse/, s'établit entre deux taxèmes différents, conformément au schéma suivant :

1. On appelle *taxème*, en analyse sémique un micro-ensemble lexical, composé d'unités qui ont en commun une zone de signification. Un taxème est donc une classe de sémèmes qui partagent le même sème générique.

taxème 1**taxème 2**

[S1 : 'homme' ; S2 : 'femme' ; S3 : 'force' ; S4 : 'faiblesse']

Commentant cette analyse, Badir montre qu'il est un sous-entendu de la définition de l'afférence que ce schéma met au jour : les taxèmes dont dépendent les relations d'afférence appartiennent au système fonctionnel de la langue. Si tel n'était pas le cas, rien n'empêcherait de décrire cette relation au moyen du schéma suivant :

taxème 1 : êtres forts taxème 2 : êtres faibles

[S1 : 'homme' ; S2 : 'loup' ; S3 : 'femme' ; S4 : 'agneau']

Si l'analyse pouvait admettre un tel schéma, la définition intertaxématique de l'afférence serait caduque.

Dans la mesure où les relations d'afférence présupposent les relations d'inhérence et que la description des codifications sociales d'afférence présuppose la description du système fonctionnel de la langue, il est cohérent, selon Badir, de considérer les termes de *codi-*

fication et de *norme* comme étant susceptibles d'être usurpés dans le cadre de la définition de l'afférence :

Comme [...] il n'y a pas de classes spécifiquement afférentes, il ne saurait y avoir non plus de normes afférentes, puisqu'une norme est précisément dépendante de l'édification de classes spécifiques.

On conçoit donc les difficultés théoriques et descriptives de la notion d'idiolecte dans le cadre de la sémantique interprétative, qui construit une bonne partie du socle définitionnel de la notion à partir de l'afférence.

Quel est le domaine d'application de l'idiolecte ? Sur quel format linguistique est-il censé opérer ? Sur quels types d'observables a-t-il prise ? Comment intégrer, dans le cadre de la sémantique interprétative, les phénomènes positionnels de type informationnel décrits par Weil, bien avant l'école de Prague ? À toutes ces questions comme à bien d'autres les articles qui suivent sauront apporter des éléments de réponse satisfaisants.

On se contentera de préciser au plan terminologique que la difficile opérativité de l'idiolecte dans ses applications descriptives devrait conduire à tout le moins, si l'on souhaite identifier par cette notion une singularité langagière matérialisée par des observables linguistiques, à passer du terme d'*idiolecte* à celui d'*idiolectal*, mieux à même de rendre compte du caractère processuel de la singularisation qui définit cet aspect du discours.

La boucle opérée par cette étude n'avait d'autre objectif que de faire apparaître l'influence exercée par la perspective herméneutique sur la construction définitionnelle de l'idiolecte en sémantique interprétative, influence dont le rôle joué par l'afférence et ses contours évanescents rend compte dans une large mesure.

Références bibliographiques

- Auroux S. (dir.) 2000, *Histoire des idées linguistiques*, tome 3, Liège : Mardaga.
- Auroux S. 1998, *La Raison, le langage et les normes*, Paris : PUF.
- Badir S. 1999, « Sème inhérent et sème afférent. Examen des critères théoriques dans la sémantique interprétative de François Rastier », *Travaux de linguistique*, 38, 7-27.

- Bally C. 1905, *Précis de stylistique française. Esquisse d'une méthode fondée sur l'étude du français moderne*, Genève : Eggimann.
- Bally C. 1909, *Traité de stylistique française*, Genève : Georg et C^{ie}.
- Bopp F. 1866-1874 [1816], *Grammaire comparée des langues indoeuropéennes...*, trad. M. Bréal, Paris : Imprimerie Impériale.
- Coseriu E. 1969, « Sistema, norma, e 'parola' », *Studi linguistici in onore di Vittore Pisani*, Brescia : Paideia Editrice.
- Gérard C. 2004, *Contribution à une sémantique interprétative des styles*, Thèse de Doctorat de l'Université Toulouse II (sous la direction de M. Ballabriga).
- Haase F. 1874-1880, *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft*, Leipzig : Simmel.
- Hébert L. 1996, « Une sémantique différentielle unifiée », *RS/SI*, Montréal, Association canadienne de sémiotique, vol. XVI, 1-2, 275-285.
- Hébert L. 2001, *Introduction à la sémantique des textes*, Paris : Champion.
- Hjelmslev L. 1971a, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris : Minuit.
- Hjelmslev L. 1971b, *Essais linguistiques*, Paris : Minuit.
- Humboldt von W. 1834 [trad. P. Caussat, 1963], *Wilhelm von Humboldt — Werke in fünf Bänden*, Herausgegeben von Andreas Flitner und Klaus Giel, J. G. Cotta'sche Buchhandlung, Stuttgart (Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt).
- Karabétian E. 2000, *Histoire des stylistiques*, Paris : Armand Colin.
- Neveu F. 2001, « Singularités linguistiques du discours — L'idiolecte : fiction ou réalité ? », in F. Neveu (éd.), *Styles. Langue, Histoire, Littérature*, Paris : SEDES, 7-17.
- Neveu F. 2004, *Dictionnaire des Sciences du Langage*, Paris : Armand Colin.
- Rastier F. 1987, *Sémantique interprétative*, Paris : PUF.
- Rastier F. 1996, « Pour une sémantique des textes — Questions d'épistémologie », in F. Rastier, *Textes et sens*, Paris : Didier, 9-38.

- Rastier F. 1998, « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », *Langages*, 129, 97-111.
- Rastier F. 2001, *Arts et sciences du texte*, Paris : PUF.
- Rastier F., Cavazza M., Abeillé A. 1994, *Sémantique pour l'analyse — De la linguistique à l'informatique*, Paris : Masson.
- Schlegel F. 1808, *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier...*, Heidelberg : Mohr & Zimmer.
- Schleiermacher F. 1987 [1829], *Herméneutique*, trad. M. Simon, Genève : Labor et Fides.
- Schleiermacher F. 1999 [1813], *Des différentes méthodes du traduire*, trad. A. Berman et C. Berner, Paris : Le Seuil.
- Steinthal H. 1866, « Zür Stylistik », *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, vol. 4, Berlin, Dümmler, Harrwitz et Grossmann, « Sur la stylistique », traduction I. Behr, in Karabétian, 2000.
- Thouard D. 1996, *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand*, Lille : Presses du Septentrion.
- Vossler K. 1913, *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung*, Heidelberg : Winter.
- Weil H. 1879, *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes. Question de grammaire générale*, Paris : Vieweg.
- Whitney W.-D. 1875, *La Vie du langage*, Paris : Germer Baillière et C^{ie}.